

# APPROUAGUE

**du samedi 8 avril au samedi 22 avril  
1995**

**de Régina à Saül espéré, de Régina au saut Kwata réalisé, avec  
une coque alu 14 R,  
un moteur de 25 CV, par Christian,  
Philippe et Daniel.**

## 1<sup>er</sup> JOUR

Il est 14 heures 30 quand nous arrivons à Régina, dernière commune sur l'Approuague. IL nous faut 30 minutes pour charger le matériel, dans 14 touks et une glacière, et surtout les 200 litres d'essence. A cela s'ajoute des sacs contenant des bâches et le sac à dos de Philippe (très lourd). S'ajoutent encore des bricoles, plus ou moins encombrantes comme cuvette, casseroles, cagette, filet, sabres, fusil etc... Nous n'avons pas jugé utile de dresser une liste du matériel, ni avant, ni après l'embarquement. C'est donc très chargé que nous prenons le fleuve, Christian, le motoriste, est à l'arrière avec Philippe, je suis à l'avant pour équilibrer (?). Je dois aussi avertir en cas de rochers, ce que je ferai particulièrement mal, car nous toucherons assez souvent. Je n'ai toujours pas compris comment on voyait les rochers dans une eau où tout devient invisible dès 10 centimètres, de plus le bruit du moteur m'entraîne dans des rêvasseries bucoliques, diamétralement opposées à la vigilance. On peut, semble-t-il, se fier aux remous comme signe visible de l'écueil caché. C'est vrai, mais comme ils sont aussi le signe de moult autres phénomènes, le fleuve n'est souvent qu'une suite de remous.

Le bateau est une pirogue moderne, c'est à dire qu'elle est en aluminium, mesure 4,5 mètres de long et doit peser dans les 80 kilos. On parle généralement de "coque" pour la désigner. Le moteur a une puissance de 25 CV, qui est à la fois suffisante et bien adaptée. Cette embarcation est bien petite sur un fleuve qui à Régina doit atteindre les 500 mètres de large.

Nous avançons avec une lenteur anormale, que Christian attribue au poids du chargement, ainsi qu'à la marée descendante. Nous passons devant les débuts de construction de la route menant à Saint-Georges, puis devant le camp de la Légion Etrangère, dont les bâtiments dominant le fleuve. Sur les rives, quelques carbets (maisons sans murs, faites d'arbres bruts, dont le toit, jadis végétal, est de plus en plus souvent un simple plastique tendu, qui permet de tendre son hamac) habités. Mais très rapidement, il n'y a plus que la végétation. Sur le fleuve lui-même restent encore un ou deux vestiges de barges, marquant le passage des orpailleurs. Notre lenteur fait douter Christian: il craint que nous ne puissions pas rallier le point prévu pour le bivouac. Mais comme il nous semble important de ne pas prendre de retard dès le premier jour, nous pousserons jusqu'à la tombée de la nuit. Au pied du premier saut, le saut Mapaou, nous trouverons deux carbets accueillants et couverts dans un cadre agréable et propre, juste au niveau du saut Mapaou. Il faut décharger le matériel, car tout est réparti dans les touks. Il en sera ainsi tous les soirs, décharger, et recharger tous les matins. Nous mangeons léger, pâté et pain. Philippe nous dira en fin de voyage que nous ne sommes pas de gros mangeurs, je crains qu'il n'ait pas mangé à sa faim tous les jours. Nous installons nos hamacs, j'hésite à mettre la moustiquaire achetée exprès juste avant le départ, mais qui finalement ne sortira pas de sa touk. Le moustique guyanais a vraiment une réputation usurpée. La température est idéale, vers 4 heures du matin une légère fraîcheur nous oblige à nous couvrir légèrement. Nous discutons encore un peu sur la manière de franchir ce premier saut, mais avec la nuit tombante, nous n'avons pas vu le passage. Un saut, ici en Guyane, est en fait un mot qui désigne souvent un rapide, quelquefois une véritable chute non franchissable en pirogue. Précisons aussi l'importance de la saison: plus l'eau est haute, plus les franchissements sont aisés, mais plus ils sont impressionnants. De plus, le lit des fleuves est rempli de rochers invisibles, et d'autres difficultés plus évidentes. Bonne nuit.

## **2ème JOUR**

Avant tout le petit déjeuner. Nous sommes d'accord sur ce point. Le saut Mapaou est un rapide assez turbulent. La chance veut qu'une pirogue descende le fleuve, nous montrant ainsi le passage, il semble cil y ait beaucoup d'eau, car la pirogue (en bois) passe sans ralentir et sans hésiter. Nous repartons vers 9 heures, et passons sans difficultés, mais c'est toutefois assez impressionnant.

Tout de suite après, c'est le saut Athanase. Nous cherchons le meilleur passage. Nous nous engageons et passons. Mais ce n'est pas terminé, il y a un dédale d'îles, et rien ne garantit que le passage choisi ne se termine pas en cul de sac. Sur la rive gauche, trois hommes nous font des signes. Nous accostons, espérant obtenir des indications d'itinéraire. Il y a deux mètres (français blanc) et un créole qui sont en train de refaire en feuilles le toit d'un carbet rond. L'ensemble est très joli: un plancher surélevé et une charpente élaborée. Cela n'a rien de guyanais. On nous indique le passage et déleste d'un demi-litre de rhum. Nous enchaînons les sauts. En fin de matinée nous laissons un jerrican d'essence et malgré le plastique bleu accroché à une branche pour signaler l'endroit (assez loin toutefois, par prudence), je me demande si nous retrouverons cet endroit qui n'a rien de particulier, après 15 jours. Cela nous donne quand même un peu d'espace. De plus, Christian trouvant qu'on consomme beaucoup d'essence, pense qu'alléger ne peut être que positif. Nous nous arrêtons pour déjeuner, à l'heure normale du déjeuner. Nous faisons même chauffer une boîte. Vers 15 heures, nous arrivons à l'endroit prévu pour la nuit. C'est à l'angle avec la crique Ikiny, en amont, côté gauche. (crique: petite rivière). Ce n'est pas très accueillant, pas très accessible, la rive est abrupte. Mais surtout, il n'y a plus de carbet. Il nous faut construire quelque chose rapidement, pour mettre une bâche car il commence à pleuvoir. Nous avons des difficultés à trouver des arbres du bon calibre à proximité: ils ont déjà tous été utilisés. Nous réussissons néanmoins à faire une structure sur laquelle nous bâchons. Nous la consoliderons un peu plus tard afin de pouvoir suspendre nos hamacs sans trop de risques. Christian préfère tendre le sien entre deux arbres, au-dessus duquel il met une petite bâche. Repas et coucher tôt car la fumée du feu qui stagne sous la bâche nous pique les yeux. Consolidé, le carbet nous supportera Philippe et moi toute la nuit sans problème.

## **3ème JOUR**

Le scénario matinal est déjà habituel: petit déjeuner avant tout Pour le moment pain, miel, beurre café (mais pas de cafetière, uniquement des filtres tout petits, trop petits, suite à une erreur...) lait concentré sucré, en tube, très pratique Puis rangement, débâchage, chargement et départ. Les toilettes éventuelles se font au gré de chacun. et selon les possibilités d'accès à l'eau.

Les carbets ont disparu. Nous voyons deux ou trois fois des tortues sur des troncs qui plongent au bruit du moteur. Des bandes de petites chauves-souris surgissent subitement, sans que nous puissions les voir avant leur envol.

Vers onze heures, nous remarquons un petit carbet couvert d'un plastique noir, sur une île accueillante. Il y a même une petite plage de sable Nous pensons qu'il aurait été agréable se s'arrêter ici, mais c'est vraiment trop tôt.

Sitôt après, nous nous retrouvons au pied du Grand Machicou. Nous voyons arriver l'eau par de nombreux bras, tous sont coupés par des rapides ou des sauts assez inquiétants. A l'extrême droite, le bras est agrémenté d'un joli saut de plus d'un mètre, donc infranchissable. Nous essayons l'extrême gauche. Comme il y a un tronc en travers, nous continuons à pied. Philippe avance vite, il a le pied sûr et de bonnes chaussures Caterpillar. Je ne me sens pas à l'aise, car on ne voit absolument rien dans cette eau marron. Mes chaussures d'eau ne m'inspirent pas confiance, de plus celle de droite se détache d'elle-même. Bata, ça ne vaut rien. Philippe revient: le passage n'est pas possible de ce côté non plus. Restent différentes voies dont la plus importante, sur la gauche, semble la plus appropriée car elle charrie beaucoup d'eau. Nous nous lançons avec quelques appréhensions, car nous ne voyons pas ce qu'il y a au-delà du virage sur la droite. Nous montons bien, assez lentement. On sent la lutte entre la force descendante de l'eau et la petite hélice, dont les pales ne sont déjà plus en excellent état à cause des rochers touchés précédemment. (Nous utiliserons quatre hélices, au cours de ce voyage). Christian maintient l'embarcation dans la trajectoire idéale, là où il y a de l'eau, et pas de rochers. Soulagés, nous arrivons sur un plan d'eau calme. Mais ce n'est pas fini. il y a d'autres rapides qui semblent encore plus forts. Christian croit se rappeler que le passage est sur la droite, là où le courant est le plus violent, avec des vagues profondes. Il nous semble plus facile de passer sur la gauche, le courant est moins fort et les rochers laissent un passage étroit mais juste suffisant. Alors que nous sommes pratiquement

passés, et pour une raison qui nous échappe, un courant plaque le bateau contre un rocher. Que faire? Tirer semble impossible. Le plus simple est de remettre la coque dans le courant et dans le bon sens, pour qu'elle redescende sur la partie calme. Philippe et moi descendons pour manœuvrer. Tout se passe alors très vite. Dès que le bateau a l'avant dans le courant principal, il est entraîné. Jones-Christian essaie de démarrer le moteur, sans lequel il est impossible de diriger la coque. Évidemment, il ne démarre pas. La coque charge alors beaucoup d'eau par l'arrière, ce qui soulève les touks, les entraînant dans les courants. Toujours très lucide, Christian-Jones écope avec la cuvette, équilibre la coque en chargeant l'avant, se déplace lui-même de gauche à droite en fonction des besoins de l'équilibre. Il fait en tout cas si bien que la pirogue évite une descente incontrôlée et désastreuse, pour se caler contre un rocher, au sommet d'un bras à la descente rapide, se terminant par une chute. Philippe, lucide s'est assis sur un rocher. Je me suis mis à nager, traversant un courant qui m'entraîne sur la droite. Je sens ma chaussure droite se défaire, mais je n'ai pas le temps de la récupérer, elle me manquera et je m'entaillerai le talon, sur un rocher. J'arrive au niveau du bateau au moment où il se stabilise contre le rocher. Nous commençons à récupérer ce qui flotte ou a coulé sur place. En particulier, Christian récupère le filet qui s'est accroché aux rochers, je trouve la corde bleue, qui nous sera indispensable, dans un trou d'eau. Puis je m'en sers pour amarrer la coque au bord une quinzaine de mètres. Par chance, ma touk est là; j'y prends des tennis sans lesquelles je suis complètement handicapé. Philippe arrive en faisant des détours. Nous décidons (mais toutes les décisions prennent le temps d'une discussion contradictoire) de décharger tout sur l'île, de tirer la coque sur le bord. Après nous verrons. Cela fait, nous récupérons encore des touks, la glacière, des jerricans, qui sont descendus mais se sont arrêtés ou ont été arrêtés par la végétation. Nous les entassons en bas de la veine qu'il nous faudra bien descendre. Toujours après discussion, la solution la plus sûre semble être de laisser descendre la coque vide, le long du bord, en la guidant par une corde à l'avant, en la retenant avec la corde bleue par l'arrière. Il faut couper quelques arbres qui barrent le passage, tant dans l'eau que sur la berge. Il nous faut une petite heure pour mener à bien cette opération. Nous profitons du rechargement pour essayer de faire le point sur les pertes. Mais comme nous n'avons pas d'inventaire de départ, cela reste assez imprécis. Ce qui est sûr c'est qu'il sera difficile de retrouver les casseroles, peut-être la Cocotte-Minute flottera-t-elle, si elle était bien

fermée? Au bas du saut, rive droite, il y a un carbet. Nous décidons d'y aller et d'y passer la nuit. Nous déchargeons sur la rive, bien que ce carbet s'avère en mauvais état et sale. Puis nous explorons les différentes veines avec l'espoir de retrouver une partie du matériel. Comme il nous manque encore des touks et de l'essence, nous redescendons jusqu'à l'île au carbet accueillant que nous avons remarquée à notre premier passage. Aussitôt nous décrétons qu'il sera plus agréable de passer la nuit ici qu'au pied du Grand Machicou. Nous remontons rechercher le matériel.

Nous nous installons enfin. Le toit de plastique noir a quelques brèches, et nous disposons les hamacs de façon à les éviter. Le courage nous manque pour mettre la bâche, espérons qu'il ne pleuvra pas. Nous faisons aussi un point plus précis des pertes un touk (petit-déjeuner), un touk contenant les affaires de Philippe, le petit touk de couac (semoule de manioc), la cocotte-minute avec la vaisselle; la boîte des couverts, les casseroles, la poêle et différentes bouteilles (huile, rhum, liquide-vaisselle...). Christian a perdu ses tennis, une tong, une chaussure d'eau, son imper, il ne me reste que mes tennis et ma chaussure d'eau gauche. Philippe avait heureusement le gros de ses affaires dans son sac à dos. On nous avait bien recommandé d'attacher tout ensemble, c'est plus facile en cas de naufrage, pour les recherches.

Christian, toujours au mieux de sa forme, prépare le repas, très bon et très réconfortant. Nous discutons du lendemain. Pour Christian-Jones, tout cela n'est qu'un petit incident de parcours. Il n'y a pas de risques réels, en cas de naufrage, il suffit de se laisser descendre dans le courant, les pieds en avant pour éviter les coups à la tête. Il faut dire qu'il a déjà fait l'Approuague trois ou quatre fois, Philippe et moi sommes assez inquiets. Il n'y a pas longtemps, en février, trois gendarmes se sont noyés en passant le saut Maripa, sur l'Oyapok. J'y étais au moment des recherches. Malgré les équipes d'hommes grenouilles, on n'a retrouvé qu'un corps. Question les gendarmes avaient-ils des gilets de sauvetage? De toutes façons, nous n'en avons pas. Mais tout cela ne nous empêche pas de passer une bonne nuit.

#### **4ème JOUR.**

Nous repartons. Christian a son idée... fixe. Philippe repêche par hasard la tong de Christian, au bord de l'île. Mais nous descendons d'abord le fleuve, dans l'espoir de trouvailles, puis remontons par un petit bras que nous n'avons pas encore inspecté. Tout cela est fait plus pour avoir la conscience

tranquille, car il nous paraît peu probable que quelque chose ait pu être entraîné si loin. Pourtant, derrière un tronc couché, une tâche blanche. Pas d'erreur possible, c'est un touk! Mieux encore, la cocote-minute est là, elle-aussi, coincée dans une branche! C'est le touk "petit-déjeuner" .Un peu plus loin nous retrouvons les deux derniers touks. Mais le reste demeure introuvable. Le jerrican, surtout risque de nous faire défaut. Mais comme il est vert sombre et fatigué, il est difficile à repérer.

Nous remontons sans problème jusqu'au plan d'eau fatidique. Là, il nous apparaît que le passage est bien à gauche, et non pas où nous sommes passés. Mais comme nous sommes devenus prudents, nous déchargeons afin de passer le matériel par la berge. Philippe et Christian, à vide, passent sans problème. Nous rechargeons. Mais nous sommes toujours dans le saut, et le passage suivant n'est pas plus évident que les précédents. Une petite voie d'eau nous paraît utilisable... pour tirer. Il faut de nouveau décharger, porter, tirer, soulever la pirogue car il y a un passage sans eau, la hisser car il y a aussi un "escalier" naturel. Mais toute cette dépense d'énergie ne nous mène nulle part, et nous nous retrouvons au niveau précédent, car faute de trouver un passage montant, nous redescendons d'un cran. Nous allons donc procéder différemment: nous accostons sur la rive droite, déchargeons une fois encore, et hissons le matériel de rocher en rocher, sans pénétrer dans la forêt difficilement accessible, de façon à remonter en amont du rapide. Christian et Philippe passent, je reste sur mon rocher (il faut alléger au maximum), je les attends assez longtemps car ils en profitent pour aller reconnaître le passage suivant. Ils reviennent enfin, en "marche arrière" en s'efforçant de rester dans le contre-courant bordier, sans se laisser happer par le rapide. Philippe a passé une corde autour d'un arbre en amont, et Christian essaie de se rapprocher du bord avec la pagaie. J'observe, intéressé mais impuissant. Sans raison apparente, la pagaie échappe au capitaine et s'enfuit dans le courant, je la suis des yeux, pour pouvoir la récupérer éventuellement lorsque que j'entends Christian. Il n'est plus dans le bateau. mais dans le courant, accroché à une corde attachée à l'arrière du bateau. Il essaie d'agripper le rocher et la main que je lui tends. Mais il est trop loin. De son côté, Philippe fait tous les efforts possibles pour remonter la coque en tirant sur la corde, mais le courant est bien trop fort, et toute son énergie ne lui permet que d'empêcher la barque d'être entraîné dans le courant. Je rentre en forêt pour trouver une branche à tendre à Christian, qui n'est pas dans une position très enviable, Pourtant. lorsque je reviens, Jones a réussi (comment?) à gagner le rocher,

et cherche dans son touk... un autre maillot de bain: les flots ont emporté le sien!

Après cet épisode mouvementé, laissant toutefois Christian parfaitement quiet, tandis que Philippe regarde ses mains brûlées, ils m'annoncent la suite du programme encore un petit portage, mais cette fois-ci total, qui nous permettra de rejoindre un petit bras mort et devrait nous mener directement au pied du saut Petit Machicou. On ne me dit pas tout car nous devons une fois encore décharger sur un rocher au milieu des rapides, puis tirer la coque en contournant le rocher afin qu'elle se retrouve en amont, recharger, traverser un dernier courant pour arriver au point de portage. Par prudence, je tiens le bateau amarré en amont, tandis qu'il traverse le courant. Si bien que je reste seul de mon côté tandis qu'ils atteignent la rive. Il paraît que j'aurais dû m'accrocher à la corde! Comme il n'est pas question de traverser à la nage, Philippe tente de m'envoyer la corde. Cette opération, si aisée au cinéma, se révèle difficile, la corde tombant régulièrement au milieu du courant. Philippe leste alors la corde avec ce qu'il trouve (une bouteille), et après deux ou trois tentatives, la corde arrive assez près pour que je puisse l'attraper. Je remonte la corde, tandis qu'ils tirent l'autre bout. Ce serait simple si la corde n'avait été lancée à partir d'un arbre couché dans l'eau et donc qui me maintient au beau milieu des flots tumultueux, qui ont tendance à me faire couler. Je ne peux m'empêcher de penser que c'était prévisible, et que tout eût été beaucoup plus facile, si la corde provenait de l'espace bien dégagé, où ils ont accosté. J'arrive quand même à l'enchevêtrement de branches, sur lesquelles je me hisse, avec aisance, puis, après avoir récupéré la corde accrochée dans les branches, je rejoins la berge en passant sur le tronc, Bien que tous les problèmes ne soient pas réglés, il nous semble avoir progresser. Nous faisons le point il y a environ cinq à six cents mètres pour arriver au pied du Petit Machicou, par un layon qui serpente dans la forêt, mais qui est assez visible de jour; puis deux cents mètres pour arriver en haut du Petit Machicou, par un chemin presque carrossable. Mais il est déjà dix-sept heures, la nuit sera là dans deux heures. Il n'est donc pas question de tout transporter ce soir. Nous nous limiterons au matériel nécessaire pour la nuit, le reste attendra le lendemain. Cela nous demande plusieurs voyages, nous terminons dans la nuit, à la lampe électrique. Il y a une petite crique à traverser, dont l'eau fraîche serait agréable aux pieds s'il n'y avait la boue profonde qui fait ventouse. Une fois au carbet, nous mettons la bâche, car il n'est pas couvert. Christian, fidèle à son image, prépare le repas une boîte

de haricots rouges, c'est excellent! Mais la fatigue nous couche tôt. Une bonne nuit est indispensable. Aussi la discussion sur les risques du fleuve ne s'éternise pas. D'ailleurs, ainsi que le précise les brochures spécialisées "Sur le fleuve, le principal risque est de couler (ou d'être éjecté ) lors du passage d'un saut ou rapide. On peut alors être entraîné par le courant sur des rochers ou dans un tourbillon. Le port d'un gilet de sauvetage est la première des précautions à prendre en dehors de ces zones, il n'y a pratiquement pas de danger". On est d'accord mais pas dans les normes. Mais enfin, ça arrive à tout le monde d'oublier quelque chose! Je lis aussi les dangers en forêt: "il faut être sûr du moyen à utiliser pour sortir de la forêt. Un grand sang-froid évite toute panique. Il faut savoir que les chances de survie, en forêt amazonienne, sont très faibles. Même à un mètre d'un layon, on n'arrive généralement pas à le distinguer". Il est vrai que dans nos allers-retour pour transporter les touks, chacun de nous s'est retrouvé plusieurs fois hors du sentier, c'est sans doute pour cela que nous sommes restés groupés.

### **5ème JOUR**

De jour, cet endroit est vraiment dégueulasse. sale, toutes sortes de détritrus, partout. Sans compter l'odeur d'essence ou de gasoil! Ce serait pourtant très joli. L'eau est plate, nous sommes légèrement au-dessus de la chute. Une pirogue est amarrée, elle doit appartenir aux orpailleurs. Il serait pratique de remprunter, éviter le portage qui nous attend et nous inquiète. Bref, comme nous estimons à quatre heures le temps de portage, nous décidons de ne repartir que le lendemain. Une journée de repos, qui n'était pas prévue, mais qui nous fera du bien. Nous partons en dressant des plans pour le transport de la coque et du moteur. Nous en profitons pour inspecter le bras mort sur lequel nous allons remettre la barque. Il y a au moins quatre troncs en travers, peut-être serait-il préférable de porter le bateau un peu plus loin, là où le passage est à peu près dégagé. Mais Christian ne pense pas que ce soit utile, que le passage peut se faire facilement si la coque est vide. Nous nous rallions à son avis. Nous commençons à séparer le moteur, quand Philippe intime à Christian de ne pas bouger à cinquante centimètres de lui, il y a un serpent, immobile, lové sur un tronc. Les spécialistes reconnaissent un boa. Il ne me paraît pas très gros, mais il vaut mieux être prudent. Mais le boa ne nous manifestera pas la moindre attention, et Christian, revenant plusieurs heures après, avec son appareil photo, constatera que il n'a pas bougé. C'est notre première

expérience de portage complet. Nous transportons le moteur suspendu à une branche, mais cela ne me paraît pas la meilleure solution, car le poids est mal réparti, et la branche me scie l'épaule. Il faudra trouver autre chose. Quand à la coque, à trois, c'est assez facile, il faut seulement veiller à prévoir un passage suffisamment large. Nous remettons à l'eau cinquante mètres plus loin, à vide car il y a ces fameux arbres en travers et juste au niveau de la surface. Il faut se mettre en équilibre sur le tronc puis tirer et pousser. Christian préférera se mettre dans l'eau. A onze heures nous arrivons au bas du Petit Machicou, là où le chemin devient presque carrossable. Tirer le bateau sur des rondins est la solution la plus efficace, mais nous avons peut-être le tort de vouloir la charger ce qui nous oblige à de gros efforts. Il est treize heures. quand nous constatons, fiers, que tout est là, et que finalement, nous n'avons pas mis plus de trois heures. Cela mérite un bon repas: patates coupées en petits carrés, cuites avec beaucoup d'oignons (et d'huile), chadek. Nous profitons de l'après-midi pour essayer le matériel de pêche. Philippe prend un poisson que Christian nommera carpe, bien qu'il n'ait pas grand-chose à voir avec la carpe métropolitaine, et qu'il nous préparera à sa façon pour le dîner. Je rapporte un piranha (un piraille) dont nous nous servirons pour appâter des lignes de fond, mais sans résultat. Trois chasseurs sont passés par le chemin ils bivouaquent dans le carbet au pied du grand Machicou, jugeant risqué de monter en pirogue. Ils préfèrent emprunter le layon, en espérant trouver du gibier. Philippe ira faire un tour à la chasse dans l'espoir de varier le menu. Ce qui ne restera qu'un espoir.

### **6ème JOUR.**

Frais et dispos, rasés et lavés, nous embarquons avec un petit coup d'œil au saut passé qu'on devine plus qu'on ne voit. Les piroguiers, les vrais, j'entends, passent le saut, à la descente, mais après avoir déchargé personnes et matériel! Pour l'heure ce qui nous inquiète, c'est d'être obligé de faire tous ces portages, au retour, mais Indiana nous assure (et nous rassure) "pour descendre, pas de problème, je relève le moteur et ça passe". Parfait. Donc, pour aujourd'hui, nous devons normalement nous présenter devant le Petit Kanori dans trois heures, une heure après ce sera le Grand Kanori, avec son super carbet, une table où on peut tenir au moins trente, avec des bancs! Selon Christian, c'est quasiment le paradis! Pourvu que le Petit Kanori ne nous réserve pas les mêmes surprises que le

Machicou. Jones dit avec son assurance coutumière, diluée dans un zeste de sourire. "Dix minutes pour le passer, c'est tellement facile que je ne m'en souviens même pas". Rassurant. Nous verrons deux barges d'orpailleurs mais sans personne, ni à l'aller, ni au retour. Pourtant l'une d'elle avait l'air en bon état. Il semble qu'il n'y ait plus d'or dans l'Approuague, les orpailleurs sont maintenant installés dans la forêt.

Depuis Regina, il y a environ quatre-vingt kilomètres, mais la progression n'est pas rectiligne, on ne cesse de changer de rive, empruntant celle qui paraît avoir le plus d'eau, en tenant compte des obstacles. Il paraît que la distance réelle parcourue peut ainsi varier de un à vingt. A propos des difficultés de navigation, je lis "L'eau des fleuves guyanais a une couleur brune, opaque en raison d'un apport alluvionnaire important (la visibilité est rarement supérieure à trente centimètres, et encore). De plus, de nombreuses branches et autres troncs flottent entre deux eaux. C'est pourquoi la progression sur le fleuve ou sur une crique requiert une attention permanente de la part du motoriste et du takariste. Le caractère inconnu et imprévisible de l'environnement les oblige à être en veille constante. Les moindres reflets, i ondulations de la surface de l'eau doivent leur permettre d'appréhender l'environnement immédiat de l'embarcation. Les Noir-marrons vivant sur le fleuve appellent cela "lire le fleuve". Personnellement l'observation continue avait tendance à m'endormir, c'est sûrement parce que je ne suis pas Noir-marron. Je dois être responsable de quelques chocs sur la coque. A ce propos, il semble que nous devons avoir une voie d'eau quelque part, et nous devons écoper régulièrement. A midi, sans avoir vu autre chose que les éternelles hirondelles, chauves-souris, geais, nous sommes devant le Petit Kanori. C'est vrai qu'il ne paraît pas très impressionnant. En revanche le manque d'eau, bien que nous soyons en pleine saison des pluies, nous fait hésiter et discuter sur la meilleure façon de passer. Nous rappellerons que les coéquipiers choisissent d'un commun accord, la manière de passer un rapide ou un saut. L'isolement du reste du monde, une fois le saut franchi, nous oblige à ne compter que sur nous-mêmes. Nous opterons toujours pour la prudence comme premier facteur de choix. Et suivant ce précepte, nous déciderons en commun de faire ce que dit le docteur Jones. On discute quand même un peu, pour sauvegarder les apparences démocratiques. Donc, après avoir passé au moteur le premier rapide, côté gauche, nous tirons la coque sur les courants qui nous paraissent les plus faciles tout en ayant assez d'eau et en étant suffisamment large. Nous progressons sur les rochers et dans l'eau. Je suis

toujours aussi mal à l'aise: les rochers sont couverts d'algues ressemblant à des caïmans. Encore un exemple du mimétisme de camouflage des animaux. A moins que ce ne soit la plante qui ait choisi de se confondre avec un animal sans prédateur. Christian, toujours dans ses jolies tonges bleues, achetées exprès pour le soir au bivouac et au coin du feu, avance, méfiant toutefois car un rocher cache souvent un trou. Philippe, treillis et chaussures Caterpillar, saute avec jeunesse et aisance de pierre en pierre. Il nous faudra une petite heure venir bout de cet obstacle. Espérons que nous trouverons un passage plus pratique au retour. Une heure après nous sommes devant le Grand Kanori. Tout y est: pente, rochers, rapides, sauts, bref un lieu idéal pour des vacances. Nous nous arrachons de notre minute contemplative et accostons à dix mètres d'un carbet très long, propre et qui dispose d'une table sur presque toute sa longueur! Il possède un toit végétal, entièrement recouvert d'un plastique noir. Quelques bouteilles vides, bien rangées, prouvent des visites, mais ce n'est pas récent. Après reconnaissance des lieux, nous constatons que nous sommes sur une petite île, mais qu'il est assez facile de rejoindre la rive, en passant soit sur un gros tronc en travers, soit en traversant le bras qui n'est pas profond. Nous nous installons ou plutôt nous nous répandons. Espérons qu'il ne viendra personne, car à trois nous occupons l'espace de trente personnes, Mais c'est agréable d'être à l'aise. Une fois rassasiés, Christian et Philippe vont reconnaître le chemin de portage, sur l'autre rive, accessible seulement en bateau. On voit très bien le début du layon. L'accès à la berge est malaisé car des arbres ont été sciés et sont tombés exactement à l'endroit servant de débarcadère. Nous nous demandons si cela a été fait exprès. J'ai beaucoup de chance car je trouve une vieille tonge, qui, après lavage, se révélera verte, ou plus exactement vieux vert. Je ne tiens pas compte de la taille (du 39 pour mon 44 habituel), ni que c'est un pied gauche comme ma chaussure d'eau, que je passe d'autorité à droit. Je me sens mieux équipé pour marcher, car il y a toujours plein de choses qui traînent sur le sol. Bien sûr, la tonge est petite, et m'arrache la peau entre les orteils, tandis que l'autre chaussure me blesse un peu partout, et ma coupure sous le talon me gêne pour marcher. C'est dire que j'apprécierais quelques jours de repos, D'ailleurs les explorateurs reviennent, dubitatifs. Le chemin s'annonce très difficile, très pentu, en mauvais état: alternance de rocs et d'ornières. Même Jones me semble moins optimiste que d'habitude. En attendant, je vais pêcher, car il doit y avoir du poisson soit dans les petits courants, soit au contraire dans les eaux calmes. Des petits poissons mordent, qui nous

serviront à appâter les lignes de fond. Ce que nous faisons; nous mettons aussi le filet après lui avoir redonné une apparence "humaine". La nuit, c'est bien connu, portant conseil, nous nous en remettons à elle, avec un plan de la suite limité au seul lendemain: lessive.

### **7ème JOUR**

Tandis que la lessive sèche sur les rochers (et, contrairement à ce qu'on pourrait croire, elle sèche très vite, beaucoup plus vite qu'étendue sur un fil. Je ferme cette parenthèse à l'usage exclusif des maîtresses de maison). Nous fabriquons des couverts en bois, pour remplacer ceux qui se sont noyés et varier ceux qui nous restent (un très bel ensemble fourchette, cuiller et cuiller à café désignées par Air- France). Nous relevons nos lignes. Surprise un poisson, impressionnant, rayé, sans écaille, sans arête, à chair jaune de 93 centimètres. Il paraît que c'est le meilleur poisson, Personnellement, je préférerais du gibier, mais... Philippe est de mon avis et part aussitôt à la chasse. Christian, qui a une grande expérience de la survie en forêt, prépare aussitôt le poisson-tigre (c'est le nom officiel). Une fois la tête enlevée, la longueur est diminuée d'un tiers. Mais c'est encore beaucoup pour être mangé en une seule fois. Donc, une partie sera cuite sur le feu et boucanée, et une autre conservée dans une sauce à base de citron, puis préparée dans une sorte de court-bouillon, avec du riz, bien entendu. En général, le poisson boucané est mangé le lendemain ou le surlendemain. Christian prend un tel plaisir à ces préparations culinaires qui nous lui en laisserons l'entière responsabilité, et nous pousserons l'amitié jusqu'à lui prendre d'autres poissons, afin qu'il puisse figoler sa technique.

Jones ne peut résister à m'emmener découvrir le layon en face, bien que j'ai toute confiance en son jugement, et que finalement, passer quelques jours ici ne serait pas désagréable. Ça monte beaucoup, puis ça redescend, évidemment puisque pour un dénivelé de dix-neuf mètres, il faut parcourir six cents mètres. Il y a même un pont en rondins, dont le tablier a été refait récemment. Pourtant, nous sommes à cent kilomètres des terres habitées, et si quelques personnes arrivent jusqu'au carbet où nous sommes, personne ne va jamais au-delà. En découvrant le profil du chemin de portage, je comprends pourquoi. Seules les traces du passages des orpailleurs, comme cette énorme pirogue en acier; en haut du saut, inutile, et dont le seul fait d'imaginer la tirer jusqu'ici demande déjà un effort, la tirer réellement relève du travail forcé, prouvent qu'il y a eut ici des activités humaines.

Bizarrement, cette deuxième reconnaissance familiarise Christian avec la difficulté, qui ne lui paraît plus aussi insurmontable. Personnellement, je suis d'accord pour essayer. Le projet initial était d'aller jusqu'à Saül. Nous en sommes loin et surtout, nous n'avons encore rien fait de la partie inconnue du parcours. Inconnue aujourd'hui, car les bords de l'Approuague étaient auparavant habités par des indiens, dont nous trouvons les vestiges, des polissoirs de formes diverses creusés dans les rochers. L'Approuague était alors une voie pour arriver à Saül. Mais les indiens ont disparu ou sont morts et Saül est passé de mille à vingt habitants. Autre problème: notre consommation d'essence a été plus importante que prévue, et avec la perte d'un jerrican, on ne peut se permettre de remonter l'Approuague beaucoup plus d'une journée. Naturellement, nous comptons profiter du courant au retour pour diminuer la consommation, mais nous ne pouvons que faire des estimations approximatives. De toutes façons, il vaut mieux être prudent, ne pas risquer la panne sèche au milieu d'un rapide.

Philippe a tué un agouti, que Christian refuse de reconnaître comme tel, voit plutôt un rat. C'est vrai qu'il est petit, mais je reconnais un agouti et Philippe est d'accord. Puisqu'il l'a tué, il doit maintenant le dépecer. Heureusement qu'il peut compter sur moi. pour lui expliquer comment procéder (j'ai souvent vu faire mon oncle avec les lapins). Il se débrouillera très bien, s'occupera aussi de la cuisson. Mais, ayant décidé notre départ pour le lendemain, nous gardons le gibier et nous nous contentons du poisson-tigre. Je reconnais que c'est excellent, mais cela reste du poisson. Et puis peut-être que certaines situations handicapent nos papilles gustatives. C'est du moins la conclusion que je tire du fait aujourd'hui, rentré à Cayenne, je trouve absolument imbuvable le vin que j'ai trouvé bon pendant tout notre périple.

Il fait toujours aussi beau, il n'y a plus de saisons, c'est à cause de la fusée, de la légion étrangère (cf "Les Iguanes du Temps" de M\_Hermine). Mais cela nous arrange, sauf pour le niveau d'eau. A propos d'eau, ai-je dit que le jerrican réservé à l'eau avait du être utilisé, malgré les dénégations de Christian, pour l'essence, dans une vie antérieure, mais néanmoins récente. Exit donc le jerrican à eau. C'est fou d'ailleurs tout ce qu'on peut éliminer, tout ce qui n'est pas franchement indispensable. mais qui est franchement encombrant comme ce jerrican. Partant de ce principe révélé, nous estimons qu'il ne nous faut emporter que le strict nécessaire, et donc que nous allons laisser ici tout ce qui ne nous paraît pas indispensable. Après réflexion, nous allons tout mettre en évidence sous le carbet, bien que nous

ayons des raisons de croire qu'il viendra du monde ici ce week-end. Je ne crois pas que les gens qui viennent jusqu'ici puissent nous prendre quelque chose. Toutefois, Christian préférera cacher l'essence. Nous nous limitons donc à un touk personnel, plus le matériel. Ce qui fait encore pas mal de voyage en perspective.

La nuit est excellente comme d'habitude: la température idéale, juste un peu de fraîcheur au petit matin, pour justifier l'apport d'un duvet, pas d'insecte, pas de moustique et peu de bêtes bien que nous ayons vu un serpent, gros et long, sortir longuement du fleuve il devait mesurer au moins quatre ou cinq mètres. Entre les poissons-tigres et les serpents, sans compter les raies dont la piqûre très douloureuse ne cicatrise pas, j'hésite ou plutôt j'évite de me baigner. A partir de dix-neuf heures trente, il fait nuit très noire, et ce n'est qu'un peu avant minuit que se lève la lune, éclairant le saut des eaux (ou les eaux du saut). Comme j'observe la nuit, je suis toujours le dernier debout, je ne comprends pas ce qui les pousse à se lever aux aurores, ils mettent ça sur le compte de l'habitude, en fait ils sont victimes d'un a priori moral qui associe lever tôt et réussite.

Ai-je parlé des mouches jaunes, ressemblant un peu à des guêpes, qui nous attaquent en rangs serrés tous les jours, surtout à partir de seize heures ? Elles piquent, ce qui est évidemment très désagréable, mais sans laisser de traces. Je le signale, car il faut bien que nous subissions quelques agressions, dans ce milieu réputé si hostile, pour être crédibles. Bonsoir.

## **8ème JOUR**

Départ matinal, par prudence Il semble que les arbres abattus qui empêchent d'aborder pour accéder au chemin l'aient été sciemment. Pourquoi? Il faut couper des branches pour passer la coque. Puis l'opération commence. Quand tout est au pied du layon, nous nous apercevons que sur les trois bouteilles prévues pour l'eau, deux furent trop pour être utilisables. Il n'est pas question de retraverser pour aller chercher d'autres bouteilles, ce serait trop long. Nous verrons. En attendant, je remplis la bouteille d'Approuague liquide, additionné de deux comprimés: dans une heure nous pourrons boire, avec parcimonie si c'est possible.

Le début du chemin est étroit et pentu. Philippe a décidé de s'occuper du portage du moteur, autant le faire tout de suite, pendant qu'il est encore frais. Il fera d'une traite la moitié du trajet. la moitié la plus difficile, très raide, tandis que Jones et moi acceptons modestement de transporter le reste. Ce ne serait trop difficile, si la chaleur, la pente, les aller-retour ne

nous mettaient en nage instantanément. De plus, la touk nous scie les mains. La glacière pourtant très légère, nécessite deux porteurs (nous la gardons pour sa bonne tenue dans le rôle de la table), enfin le jerrican d'essence dont l'extérieur est douteux, et qu'il faut mettre sur son épaule et sur son tee-short, trempé peut-être, mais propre encore. Je passe sur le reste. Philippe nous ayant rejoint, nous hissons la coque, au-dessus des ornières, au-dessus des rochers. Philippe et moi sommes attelés à une corde et l'avant, à cause de la solide réputation de robustesse qui émane de nous, réduisant Jones à conduire l'attelage. Cela lui convient à merveille, et à vrai dire, il n'osait pas espérer un rôle aussi prestigieux que tranquille. Cela lui confère cependant quelque responsabilité: celle de veiller à la bonne fréquence et à la bonne disposition des rondins. Il y en a heureusement presque suffisamment qui traînent ça et là, à condition de les récupérer après être passé pour les remettre plus loin. Il y a 250 mètres pour arriver au point culminant, puis 150 mètres de légère descente. Les 200 derniers mètres sont presque plats (que ces nombres parussent mesquins en regard des efforts déployés). La montée est pénible car il faut sans arrêt s'arrêter puis repartir. Ces redémarrages sont épuisants. Pour les éviter, il aurait fallu disposer de suffisamment de rondins, donc d'une tronçonneuse etc, etc... Tee-short et short, complètement imbibés, nous collent, la sueur dégouline, et nous subissons les assauts des mouches jaunes, ravies devant l'abondance nutritionnelle! Moins d'une heure de ce régime d'activité épuise notre maigre réserve d'eau. Heureusement qu'une crique traverse le chemin. J'y vais. Le pont en rondins a été refait récemment. On ne voit pas l'eau qui coule deux ou trois mètres en dessous cause de la végétation drue et probablement grouillante de bestioles. J'imagine bien quelques serpents dans ce cloaque, chaud et humide. J'en suis là de mes méditations, quand, m'étant approché, pour trouver le moyen le plus facile de puiser de l'eau, de l'extrémité des rondins, ils basculent subitement sous mon poids. Je suis brutalement "descendu", trois mètres en-dessous mais debout sur mes pieds, avec des rondins plantés autour de moi. J'appelle, en espérant qu'un serpent ne va pas surgir, dérangé bien involontairement, de cette verdure glauque. Je cherche des yeux ma machette que j'ai lâché dans la descente. Christian et Philippe arrivent, joyeux. Philippe remarque l'hématome sanguinolent qui grandit et grossit à vue d'œil sur ma jambe. Je garde les stigmates décoratives de tous les coups que j'ai pris. Bref, on me tire, on m'arrache de ce trou. Puis on replace les rondins sur le pont, tandis que Philippe, à ma place, descend chercher l'eau qui nous manque de plus en

plus. Désaltérés (?) nous reprenons notre va et vient. Nous devons faire, chaque fois quatre ou cinq voyages, sans compter la mise en place des rondins. Quand le chemin est assez plat, nous chargeons la coque. Mais cette solution ne se révélera pas très intéressante, car à chaque arrêt, à chaque obstacle même petit, il faut faire un tel effort qu'il nous épuise beaucoup plus que les aller-retour classiques. Nous arrivons enfin. Mais pas devant un fleuve large et dégagé. Il ne s'agit que d'un petit bras. Les vingt ou trente derniers mètres sont un champ de boue, dans un environnement spécialement sale de déchets de toutes sortes, ce qui est quand même surprenant quand on pense à la difficulté d'accès. Il y a aussi cette pirogue en acier d'au moins vingt mètres de long sur deux de large, cloisonnée verticalement de façon étanche et qui doit peser plus d'une tonne, peut-être plusieurs. On imagine les efforts faits pour la tirer jusqu'à cet endroit, efforts bien inutiles puisque elle n'a pas servi et que maintenant il ne semble plus y avoir d'orpailleurs en amont.

Nous remplaçons le moteur, puis rechargeons. Nous avons mis quatre heures, ce qui finalement n'est pas beaucoup et plutôt moins que ce que nous pensions. Nous quittons rapidement cet endroit peu accueillant, devinant plus que voyant le début du saut Grand Kanori. Il est l'heure du repas, que nous décidons de prendre après avoir navigué un peu et surtout trouvé un endroit sympathique. De toute façon il nous faut refaire de l'eau, ce qui prend un heure. On sent tout de suite qu'ici il n'y plus personne, même de passage. L'Approuague est toujours assez large, variant entre 50 et 80 mètres, ses berges sont peu accessibles, encombrées de végétation, bien que nous mangerons sur un rocher moins pentu que les autres, au milieu des eaux, le bateau amarré aux jambes de Philippe. Je mangerai avec Philippe l'excellent agouti rôti qu'il a tué et préparé hier. Indiana délaissera ce qu'il croit être un rat, pour un reste de poisson boucané. Nous repartons, les sauts, pas très conséquents, sont facilement passés. De temps en temps quelques restes de carbet indiquent des passages sporadiques, Mais rien ne bougent si on excepte les poissons qui s'amuse à nager sur l'eau et sur quelques mètres et les oiseaux (hirondelles gros martins-pêcheurs (en fait ils n'ont en commun que la couleur et leur habitat) et les petites chauves-souris qui (se) décolle à notre passage. De loin en loin, loin dans le ciel, passe un toucan suivi du second quelques secondes plus tard, ou deux aras, côte à côte. Nous guettons les iguanes, mais sans succès, Nous ne réussissons qu'à voir les ronds de ceux qui se laissent tomber dans avec un floup caractéristique. La carte indique une zone marécageuse, donc on

devrait repérer des caïmans. Effectivement, il y a sur les berges des traces univoques : un sillage dans la boue ou dans le sable. Christian en aperçoit un qui se dorait sur un îlot sablonneux et qui s'est enfui en entendant le moteur. Nous nous arrêtons : les traces de tout le corps de l'animal sont parfaitement nettes, mais ni Philippe ni Indiana ne veulent se lancer à la poursuite de ce festin, Un peu plus loin, la rivière vire sur la droite en épingle à cheveux, ce qui n'est pas fréquent. Nous sommes en plein dans la zone marécageuse. Nous coupons le moteur, et c'est à la rame que nous nous enfonçons dans le bras mort et encombré, sur la gauche, juste au niveau de l'épingle à cheveux (nous sommes à la pointe Finie). Il y a peu de fond, et nous devons couper un arbre en travers pour passer. Les traces sont nombreuses, mais de jour, il ne faut pas espérer voir quelque chose. Nous décidons de repartir et de revenir de nuit. Le moteur, lui, n'est pas de cet avis, C'est la première panne. Tandis que le chef mécanicien et son apprenti s'affairent pour découvrir ce qui cloche (et Philippe, le chef dans ce domaine, trouvera cassée la petite pièce qui permet l'accélération), j'aborde. La forêt amazonienne n'est pas, d'après ce que j'ai pu voir jusqu'à ce jour, ce qu'on imagine: le sous-bois est dégagé, plus dégagé que la forêt française, avec beaucoup de layons laissés par le passage des animaux, surtout en bordure d'une rivière, à un endroit où l'eau est accessible. C'est le cas à cet endroit, et il y a une multitude de chemins parfaitement tracés. Il y a aussi des moustiques, pas des nuées, mais suffisamment pour me décider à revenir au bateau et à souhaiter ne pas avoir à passer la nuit dans cet endroit, coincé entre moustiques et caïmans. Mais apparemment la réparation de fortune (qu'on se promet de consolider ultérieurement -mot pratique qui permet de toujours prévoir de faire quelque chose, sans jamais le faire, et néanmoins sans jamais se contredire- sans jamais le faire) était efficace, bien qu'il restât entre les doigts de Philippe un boulon noir qui doit bien aller quelque part. On verra. Un peu plus loin, un arbre est couché de tout son long sur l'eau. Pas question de le couper, il faudrait une tronçonneuse et justement, nous n'en avons pas. Reste la solution d'enjamber l'obstacle. Le tronc est suffisamment gros pour pouvoir être à l'aise dessus. Seul le maître de bord veut se mettre, pour une raison que les hommes d'équipage ne sont certainement pas aptes à saisir, sur un tronc parasite et parallèle, plus petit. Ce tronc s'enfonce illico et Christian disparaît pour réapparaître de l'autre cote enchevêtré parmi les branches. Nous le secourons, sans conditions, puis revenons à nos moutons. L'arbre ne dépassant la surface de l'eau que d'une dizaine de centimètres, la coque

se laisse faire assez facilement. L'effort est à produire au moment où il faut faire basculer le tout vers l'avant, alors que le poids, avec le moteur est à l'arrière. Attention aussi en tout dernier lieu de ne pas accrocher l'hélice. Mais tout se passe parfaitement, Nous arrivons enfin, après quatre heures de "route" c'est le saut Kwata. On le reconnaît sans ambiguïté puisque c'est le seul à cet endroit qu'on ne passe pas en pirogue Donc arrêt obligatoire, et pas de carbet à l'horizon. Mais justement l'horizon est restreint. Christian salive déjà en repérant les endroits où il va mettre les lignes pour pêcher les aïmaras. Les aïmaras sont des poissons énormes, à tête de carnivore et excellents, Mais pour le moment, Il faut s'occuper du bivouac. Jones trouve un carbet, juste un peu plus haut. De toute façon, il faut décharger ici, et transporter sur une cinquantaine de mètres. Nous couvrons le carbet qui ne l'est pas. Devant nous, la rive est un rocher immense, sur lequel nous trouvons aussi des polissoirs. En fait, il existait un village indien ici. Nous trouverons d'ailleurs d'autres polissoirs un peu en aval, au retour, car toute cette zone était habitée. Nous prenons quelques poissons pour appâter les lignes de fond avant la nuit, et Christian en fera grillé quelques uns pour goûter. Malgré un manque de vivres, Philippe et moi n'y toucherons pas, et nous contenterons de patates aux oignons. Si nous n'avons pas pris ce soir-là l'aïmara espéré, nous avons toutefois constaté que les appâts avaient disparu. Mais que faut-il en déduire. De toutes façons, ce que nous voudrions, c'est du gibier. Des ses randonnées en forêt, Philippe ne nous rapporte que des traces. On se demande où est le gibier car si en aval on peut penser que la présence de chasseurs l'ait quelque peu décimé, ici, ce n'est pas le cas. Cette question restera sans réponse. La question de l'essence reparait dans nos discussions nocturnes. Ça le démange, le capitaine, d'aller voir en amont. Pourtant, nous sommes plus que juste, même en étant optimistes, en comptant sur le courant et sur le chargement qui s'allège (je maigris à vue d'œil). Moi, j'ai sommeil, c'est d'ailleurs ce que je fais le mieux. toujours le premier couché et le dernier levé, sauf une ou deux fois, histoire de surprendre. Nous nous endormons dans le bruit des chutes d'eau, qui couvre ceux de la forêt.

## **9ème JOUR**

Repos, il n'y a rien d'autre à faire. Tandis que Philippe est reparti à la recherche d'un hypothétique gibier, je suis entraîné par Christian en

reconnaissance. Peut-on, oui ou non, passer le saut sans porter? Après une bonne heure passé à explorer les différents courants, tantôt à pied, tantôt en pirogue, nous ne trouvons pas de solution. Même le passage éventuel pour un portage ne saute pas aux yeux. C'est peut-être mieux ainsi, cela nous évite de nous aventurer plus avant, au risque de tomber en panne sèche. Les yeux humides de Joncs me laissent penser que, lui serait bien aller un tout petit peu plus loin. Nous revenons en relevant les lignes: toujours rien. La question du repas va se poser, à moins que Philippe... Justement, Philippe ne revient pas bredouille. Il a capturé, avec quelle maîtrise et sang-froid, une tortue de terre de trois ou quatre kilos. C'est très bon, j'en ai mangé une juste avant de partir (avec Marie-Louise) et cela tombe à pic car nous nous sommes faits expliquer comment la préparer. Personnellement, je ne me souviens pas du tout de la manière de procéder, et Marie-Louise, qui se souvient de tous les détails, n'est pas là. Je me rappelle toutefois que le meilleur est le foie, et que les viscères se mangent aussi. Nous comptons sur l'expérience de Christian, mais il ne veut pas. Sous prétexte qu'il ne sait pas ! Nous entrevoyons le fait qu'il puisse nous laisser mourir de faim, simplement parce qu'il ne veut pas expérimenter. Il faut découper la carapace par dessous, dis-je pour l'encourager, en essayant de me rappeler ce qu'on m'avait dit. Mais il doit avoir une tendresse pour ces animaux, et ne se sent pas du tout de la tuer. Bref, nous fîmes tant et si bien (La Fontaine, Le Héron) qu'à la fin il n'y eut plus de question, plus de problème, en un mot plus de tortue. Elle s'était échappée.

Il se met à pleuvoir, assez fort. Nous nous en doutions un peu, à la couleur du ciel, et nous sommes restés sous le carbet. Très vite, la bâche fait des poches d'eau, que nous devons évacuer. Nous ajoutons des chevrons et essayons de la tendre mieux, car si de jour ce n'est pas ennuyeux, de nuit cela me ferait franchement chier. D'autant que la goutte d'eau, en Guyane, est comme le reste démesurée. Cela dure une heure, puis il faut beau de nouveau.

Je profite de cette journée pour fabriquer une pagaie, dans un tronc. A force de patience et de coup de machette (ici, le vocable employé est sabre), j'arriverai à quelque chose d'utilisable, du moins par une main sensible et experte. L'après-midi, après avoir peu mangé, nous avons même fait un point important nous avons dorénavant droit à deux tranches de pain grillé par jour, réservées au petit-déjeuner, et à condition que nous prenions le

dernier dans un café à Régina- l'après-midi, donc, nous décidons après avoir posé quelques lignes, de nous laisser descendre dans le courant. Sans le bruit du moteur, ce serait extraordinaire que nous ne surprisions pas notre repas du soir. Mais c'était sans compter que l'extraordinaire est le quotidien de la forêt et du fleuve amazoniens! Rien. Quelques toucans, et cela paraît facile, car quand on en voit un il suffit d'attendre l'autre. Le problème, c'est que, prudents, ils volent haut, très haut, trop haut. Deux coups de fusil pour rien. Et pourtant les traces d'animaux venus se rafraîchir abondent. Justement il y a de belles empreintes de maïpouri (tapir). Déjà nous imaginons l'animal, avec tous les problèmes que cela va nous poser. C'est excellent le maïpouri, mais c'est gros. On peut en manger une partie, en faire boucaner une autre mais le reste... Une biche, un pack (cochon), ou même un agouti serait plus raisonnable. Mais finalement la nature fit bien les choses, et nous supprima tous ces problèmes: nous ne vîmes rien. En revanche, la descente fluviale sans le bruit du moteur est un petit régal. Quand nous en fûmes rassasiés, et que la nuit menaçait, nous fîmes demi-tour pour tomber en panne d'essence. Bien que le campement soit en vue, ça va être difficile car nous sommes dans le saut. Nous payons Philippe qui ignore sa force et la fragilité de la pagaie de ma fabrication a vite fait de la dédoubler. Disons à sa décharge que le bois choisi n'était pas le bon. Les pagaies saramakas, très fines et pourtant très résistantes sont en acajou. Mais vous savez-vous, comment reconnaître un acajou? Heureusement (la nécessité rend astucieux) qu'en inclinant le réservoir, Jones pût récupérer les quelques centilitres d'essence nécessaires. Je n'ose pas penser aux conséquences de cette imprévoyance, quelques kilomètres plus en aval ! Nous relevâmes au passage les lignes pour découvrir l'aimara tant attendu 65 centimètres de long, repas assuré pour ce soir et demain. Le maître-queue, à partir de ce moment, déploie toute son énergie. Contrairement au poisson-tigre (appelé aussi poisson limon si j'ai bien compris d'autres sources), l'aimara est écailleux. C'est à la lampe électrique que Christian finira un écaillage vigoureux, fignera une découpe savante (à la machette, la mienne à même le rocher), et fera cuire une partie de la bête, mariner dans du jus de citron une autre partie, tout cela sous nos yeux ébahis par une telle dextérité. C'est excellent, mais tout comme l'extraordinaire, l'excellence en matière culinaire, est devenue quotidienne. Personnellement, je préfère le tigre (poisson), essentiellement à cause des arêtes, Notre descente nous a permis de nous rendre compte de la force du courant: faible hormis dans les sauts, il ne faut pas trop compter

sur lui pour économiser beaucoup d'essence. Nous bâtissons notre plan pour le lendemain. Nous irons nous installer dans la zone marécageuse de la Pointe Finie, de façon à être à pied d'œuvre pour la chasse au caïman. Ce n'est pas très enthousiasmant, car il faudra probablement construire un abri qui ne nous protégera pas contre les moustiques. Mais il n'y a pas d'autre solution si nous voulons voir des caïmans. Où sont-ils la journée? Il ne sera pas nécessaire de partir très tôt, c'est le point positif.

## **10ème JOUR**

Tranquille départ sur le coup des dix heures. Démonter, recharger, nous commençons à en avoir l'habitude. L'entente parfaite rend ces corvées presque anodines. Il faut croire que l'isolement soude les relations, car nous ne nous connaissions pas avant le départ, ou peu. Il faut dire que Philippe a ce qu'on appelle un caractère accommodant, et que Christian a la qualité rare de ne pas voir le problème, ou peut-être voit-il la solution avant même la question. Quant à moi, chacun sait que je n'ai pas de rugosité.

Donc un départ tranquille avec les pagaïes (bien que tronquée à la base, celle de ma fabrication est utilisable, et surtout incassable), toujours en raison des restrictions qui nous frappent. Nous relevons une dernière fois les lignes en passant. Rien; rien encore ici, celle la non plus, il y a quelque chose sur la dernière, dit Philippe, dont la réputation visuelle n'est plus à faire. Pourtant, je doute. Le fil bouge légèrement, très légèrement, ce peut être un courant, car la petite branche laquelle est attachée la cordelette ne frémit même pas. Il est vrai que dans les prises précédentes, j'ai constaté que les poissons ne se manifestaient pratiquement pas, peut-être par ce que fatigués par les heures de lutte précédentes. Mais Philippe a encore raison. Il est gros en tout cas, plus gros que celui d'hier. Mais ce n'est pas un aïmara, mais un poisson-tigre de soixante quinze centimètres. Encore une écaille dans notre programme! Si nous le chargeons tout de suite, il ne va résister longtemps, et il n'est pas question de le faire cuire maintenant. Alors Jones, qui a beaucoup baroudé dans une vie antérieure, ou plus simplement vu, comme tout le monde, l'émission sur les gendarmes en forêt, met la bête dans un sac postal (?), qu'il laisse dans l'eau. C'est le premier moyen de conservation chez les indiens: garder vivant aussi longtemps que possible. Nous voici avec un surplus de vivres, ce qui aussi gênant que le manque. Ce poids à remorquer, ajouté au chargement,

change les conditions de navigation par rapport à la veille. Nous décidons qu'après la halte de midi, nous remettons le moteur. Un échassier se promène sur la rive. Jones dit "Tire": Et voilà pourquoi j'ai dû plumer un volatile pendant l'arrêt du midi. Plumer et vider, évidemment. Mais, cet oiseau se révéla dur. On ne sait même pas ce que c'était. De l'agitation dans la cime des arbres: des singes, beaucoup, qui semble se diriger vers l'amont. Il y en a au moins une cinquantaine, de petits, des plus gros, qui sautent à faire envie. Plus loin, une tête fend l'eau devant nous. Philippe tire sans trop savoir ce que c'est, pensant à un iguane. La tête disparaît, puis réapparaît plus loin. C'est une loutre, heureusement ratée, qui nous accompagnera sur quelques kilomètres. Il faudra réellement cesser de tirer sur tout ce qui bouge. Pour la petite histoire, nous devons être à environ 140 kilomètres du point de départ, et pour aller jusqu'au terme prévu, il aurait probablement fallu faire 40 à 50 kilomètres de plus, sans compter la partie forestière et piétonne. Nous arrivons à la Pointe Finie. Comme nous avons le temps, nous refaisons le périple de reconnaissance que nous avons déjà fait à l'aller. Rien à changer, les traces, sur les berges boueuses, entre la végétation dense, sont nombreuses et significatives. Il faut trouver un coin pour le bivouac, pas trop loin si possible. Mais ici même, cela paraît difficile d'accoster et surtout pas excessivement accueillant. Nous descendons jusqu'à trouver une rive faite d'un talus abrupt de un mètre, pas trop envahi par la végétation et qui surtout a l'avantage d'avoir une mince bande sablonneuse, en bordure de l'eau. On peut considérer qu'il s'agit d'une lilliputienne: 50 centimètres de large sur 4 à 5 mètres de long, juste la place pour garer la navette fluviale. Nous accostons, descendons visiter cet endroit. Les moustiques arrivent en même temps que nous, ça va être une joyeuse nuit en perspective, Il faut se hâter de faire de la fumée, si on veut les éloigner. Tout est très humide; ici plus qu'ailleurs: le sol, presque boueux à certains endroits, franchement à d'autres (il suffira de les éviter). Le bois est spécialement conçu pour la production de fumées anti-moustiques, à condition d'arriver à l'enflammer. Grace à Christian, ou plutôt à son produit miracle allume-feu, c'est chose faite, après- trente minutes d'essais, de fausses réussites. Il faut maintenant songer à s'installer. Il y a bien des vestiges de campement, mais rien d'utilisable. Nous commençons par défricher un espace vital. Puis, il nous faut prévoir un abri. Construire un carbet serait long, de plus il n'y a pas beaucoup d'arbres utilisables. Nous préférons suspendre les hamacs entre deux arbres, puis les bâcher individuellement. Nous essayons de rester au maximum près du

fleuve, là où les moustiques doivent être rares. Pour ma part, je ne peux pas être plus près, mais je dois me livrer à des exercices simiesques pour installer une bâche suffisamment haute pour ne pas l'avoir sur la figure. J'hésite d'ailleurs car le temps ne me semble pas à la pluie, mais finalement, je la mets. Philippe n'a aucun mal à s'installer, il a pris le meilleur emplacement, protégé en amont par le hamac de Christian, et en aval par le mien. Nous finissons de décharger tandis que le chef (cuisinier) cuisine et boucane. Ce n'est d'ailleurs pas une mince affaire de nettoyer le poisson-tigre dans un endroit où il n'y a ni plat, ni dur. Finalement, l'opération se fait sur le tronc couché sur l'eau. On devine combien c'est pratique! Grâce à la ténacité de l'un et à l'admiration des deux autres, tout se déroulera sans incident notoire. Nous avons le temps, le temps de prendre un bain, le temps de préparer les couchages, car tout à l'heure dans la nuit., et le temps de manger avant de nous équiper pour partir. Il fait encore jour quand nous remontons le fleuve. Philippe, le mieux équipé, possède, en plus de son fusil, une lampe puissante et frontale, idéale pour la chasse, incomparable pour attirer toutes sortes de bestioles volantes et nocturnes. Cet appareil sophistiqué a des sautes d'humeur, refusant par moment de faire son devoir. Christian est l'heureux possesseur d'une lampe ultra-puissante, à n piles (n étant un nombre voisin de l'infini), qui refuse elle-aussi périodiquement de faire son travail. Aussi l'un comme l'autre ont passé une partie de leurs loisirs en soins mécaniques et électriques. J'ose à peine parler de ma lampe de poche qui n'avait pas la puissance de ses concurrentes, mais qui avait en revanche une santé de fer, dans un corps en plastique. Arrivés au lieu appelé la pointe Finie, nous nous garons contre une berge pour attendre la nuit, qui comme chacun le sait tombe rapidement sous cette latitude. Philippe est le premier à repérer deux points rouges quand l'obscurité est assez dense. Puis deux autres un peu plus loin, et encore, et ainsi de suite. Bien qu'ils ne soient pas en rangs serrés, ils sont nombreux. Nous essayons d'estimer leur taille d'après l'écartement des yeux. Il y en a des petits, qui doivent faire 50 centimètres à peine, et de gros, jusqu'à deux mètres. Mais tous sont dans la même position: face à la rivière, parfaitement immobiles, indifférents à tout, même à nous. Nous hésitons dans notre choix: tuer un petit caïman ne nous paraît pas moral, mais un gros nous semble justement un peu gros. Nous choisissons une bête d'une bonne taille, j'ai fait un nœud coulant au bout d'une corde d'environ un mètre, elle-même attaché au morceau cassé de la rame mesurant lui-aussi un mètre. Nous nous approchons très près de l'animal, et

je peux lui passer le nœud et remonter la corde jusqu'au cou. Il faut préciser que le caïman mort coule, et devient irrécupérable. Donc, la corde étant derrière la tête, il semble que ce soit le moment de ferrer. Ce que je fait, ou plutôt tente de faire, car le nœud ne coulisse pas du plus petit centimètre. En revanche, la bestiole, sentant nos intentions hostiles, donne un coup de queue, se dégage de la corde, et disparaît... pour réapparaître quelques brasses plus loin, dans la végétation dense, à cheval sur le sable et sur l'eau. Nous décidons de répéter l'opération, bien qu'il n'y ait aucune raison que le piège fonctionne mieux maintenant. De plus, il faut écarter les branches. Nous sommes évidemment très près, nous pourrions toucher la tête du caïman si nous le voulions. mais nous ne le voulons pas. En fait le "lasso" à caïman, le vrai, est fait de deux cordes distinctes: la première compose le nœud coulant tandis que la seconde, plus fine sert à serrer le nœud de la première, sans qu'il soit nécessaire de tirer dessus. Notre piège est très primitif, et il faudrait pouvoir tirer fort pour que "ça" coulisse. Mais dès que l'on tire, l'animal s'esquive, et c'est ce qui se produit une nouvelle fois. Nous le voyons disparaître dans la végétation terrestre. Nous allons voir ailleurs. Il y a des points rouges un peu partout, mais leur taille ne nous convient pas. Comme nous repassons à l'endroit de nos premières tentatives, nous retrouvons notre caïman qui a repris sa place initiale. Ce n'est plus le moment d'hésiter, car il y a déjà plusieurs heures que nous sommes sur place. Nous préparons l'opération: je lui passe la corde autour du cou, pour pouvoir le récupérer, puis Philippe utilise son fusil. Ainsi fut-il fait Philippe déchargea son arme sur l'animal, à bout portant (surtout de mon oreille), lui arrachant le crâne. Roulant sur lui-même plusieurs fois, le caïman se dégagea de la corde. Avant qu'il ne disparaisse dans l'eau marron, Philippe l'attrape par la queue, le soulève le jette au fond de la pirogue. Nous rentrons, un peu étonnés de la facilité de la chasse au caïman. Le notre, malgré son trou sur le crâne, remue, ou semble remuer. On ne sait pas trop, mais ça nous inquiète, Christian ne dit rien. Philippe, en chasseur qui en a vu d'autres plaisante. Nous nous laissons glisser doucement dans le faible courant scrutant les rives. Les caïmans sont toujours là, immobiles, les moucheron, moustiques et autres insectes volants, tous agglutinés dans le faisceau des lampes. Le plus gêné est Philippe avec sa lampe frontale, voit et sent toutes bestioles sur son visage. La lampe frontale a aussi ses inconvénients. Nous arrivons au camp; Christian gagne son hamac sans dire un mot. Au fond de la pirogue, l'animal semble encore se manifester; dégoûté, je lui assène un terrible

coup avec la pagaie, qui rendra elle-aussi l'âme. Laisant tout sur place, nous gagnons nos hamacs. Les moustiques ont disparus. Philippe s'enferme hermétiquement en rabattant sa bâche sous son duvet; j'hésite, quant à moi, à déployer entièrement la mienne, le ciel étant limpide, j'ai vue sur le fleuve. Des bruits traversent la nuit : bruits d'eau, saut de poisson ou plongeon d'iguane ou autre chose, cris d'oiseau, bruits de chute, d'écrasement dans la forêt autour de nous. La pluie me réveille au milieu de la nuit. Je pense que j'ai été négligeant et que je vais avoir les pieds mouillés, mais je n'ai pas le courage de me lever. Indiana s'est levé, lui, pour mettre à l'abri le poisson qui boucanait sur le feu. Quel courage!

### **11ème JOUR**

Nous quittons le plus rapidement possible cet endroit, après avoir démonté et déjeuné, chargé et rangé. Le dépeçage de l'animal est remis à plus tard. De toutes façons, il faut un endroit propice, et celui-ci est loin de l'être. Nous estimons le temps de parcours trois à quatre heures pour atteindre le Grand Kanori, puis autant pour le portage; nous devrions donc arriver assez tôt au carbet. De plus, nous sommes moins chargés qu'à l'aller! un jerrican en moins! Nous nous arrêtons sur un rocher. Philippe et Christian se relaieront pour décoller la "peau" du caïman. Ils feront un travail méthodique sur tous le corps, mais, finalement, nous ne garderons que la queue. Déjà des rapaces tournoient dans le ciel. Je récupère la peau, dans l'intention de la faire sécher. Nous repartons. Plus que d'habitude il faut écoper! Et pour cause, Philippe découvre un geyser à l'avant du bateau. L'eau entre avec force par une fente que nous n'avions pas vue, et qui doit être la conséquence du dernier choc. Il faudra colmater dès ce soir. Un toucan passe dans le ciel, Philippe tire sur le second. Peut-être a-t-il été touché? Nous accostons à un endroit presque accessible, proche de l'endroit où le toucan a disparu, et Philippe part à la recherche de l'animal. L'opération s'avère bien téméraire : un si petit animal dans une forêt si grande, mais nous ne voulons négligé aucune possibilité. Philippe revient, bredouille. Nous repartons. Une bestiole fend l'eau devant nous, mais il ne s'agit que d'une espèce de serpent d'eau, pas très gros, comme on en voit sur toutes les rivières. Nous le laissons vivre sa vie. Quand, quelques temps après, Philippe nous montre "quelque chose" qui fend la surface, devant nous, nous pensons aussitôt à un autre serpent, Christian se rapproche pour vérifier. Mais il s'agit en fait d'un iguane, très reconnaissable même si l'on ne voit que la tête. Philippe va tirer lorsque

Christian lui indique qu'il va se rapprocher davantage. C'est vrai que la cible n'est pas grosse, et qu'il ne s'agit pas de la rater. Philippe attend... que Christian lui dise qu'il ne peut venir plus près; l'iguane continue son chemin avec nonchalance. Christian attend que Philippe tire... Finalement, las d'attendre, l'iguane plonge. Il remontera, dans quelques heures, ailleurs. Nous ne mangerons pas d'iguane ce soir. Philippe fera encore une tentative, débarquant dans un lieu où d'après Christian, l'agouti abonde, sans plus de réussite. Décidément, la chasse amazonienne n'est pas évidente. Il est vrai que les chasseurs viennent avec des chiens, mais il est vrai aussi que les indiens n'en utilisaient pas. Pressés d'arriver, nous grignotons rapidement sans même prendre le temps d'accoster. A treize heures, nous arrivons en haut du grand Kanori. Nous retrouvons les agréments du portage. Déchargement. Je me charge du moteur. Je lui ferai faire les deux tiers du chemin, en constatant combien c'est intransportable: à la difficulté de trouver un point d'équilibre qui puisse se mettre sur l'épaule, s'ajoute et le poids et le manque de prise. J'arriverai avec difficultés à faire une grosse moitié du trajet. La vue du carbet nous reconforte. Christian part à la recherche du jerrican qu'il a caché. Nous sommes vraiment juste, côté carburant. Il n'est pas du tout sûr que nous puissions aller jusqu'au prochain jerrican. Mais nous pouvons toujours nous laisser porter par le courant. Nous rechargeons pour traverser, pour décharger de nouveau. Toutes nos affaires sont là. Il y a même un supplément très apprécié: une bouteille d'eau encore capsulée. Je ne sais si c'est un oubli ou un abandon volontaire, mais pour nous c'est une aubaine! Nous retrouvons nos habitudes. Christian peut reprendre ses activités de boucanage. Je fais tremper la peau du caïman dans le courant, afin que les piranhas finissent de la nettoyer (J'ai passé deux heures à enlever le gros de la viande). Puis les activités habituelles reprennent: pêche du petit poisson pour les lignes du soir, mise en place du filet.

## **12ème JOUR**

Nous bénéficions d'une journée de récupération. Lessive, rangement, repos, Les piranhas ont boudé mes peau. L'image du bœuf dévoré en quelques minutes est bien surfaite Je décide d'utiliser les fourmis, en espérant qu'elles seront plus efficaces. Aussi étends-je les peau au soleil et à un endroit où les fourmis me semblent nombreuses. Nous avons la visite de deux pirogues alu, toutes équipées de pompiers, gilet de sauvetages et casqués, Ces gens-là sont des pros, question sécurité, pas nous. Ils ont, en

plus apporté du champagne bien glacé; nous fournissons les récipients pour boire. Il y a bien longtemps que nous n'avions pas goûté cette fraîcheur. Évidemment, les pompiers ne vont pas plus en amont, ils s'étaient fixés, comme point ultime, le pied du Kanori. Nous en profitons pour échanger sur la meilleure façon de passer le Grand Machicou. D'après les nouveaux arrivants, il faut tirer au maximum sur la droite (alors que nous arrivons sur la gauche). Ils nous expliquent aussi que pour le moteur, ils le suspendent à une pagaie, grâce aux vis de fixation. Puis ils portent la pagaie à deux. Leçon bien reçue et nous la mettrons en pratique dès le Petit Machicou. Le soir, Philippe décide d'aller la chasse de nuit. Il paraît que c'est la nuit que le gibier devient visible. Après une dernière mise au point de sa lampe frontale, il part, empruntant le même chemin que lors de sa première chasse. A onze heures, l'inquiétude pointe. Nous n'avons pas entendu de coup de fusil, peut-être que la lampe de Philippe a rendu l'âme. Dans ce cas, le retour est impossible. Passer une nuit en forêt, seul et sans hamac, n'a rien d'enthousiasmant, même si cela n'est pas réellement dangereux.